



HAL
open science

“ Pourquoi Proust ne doit pas changer votre vie :
l’exemple de la jalousie ”

Stéphane Chaudier

► To cite this version:

Stéphane Chaudier. “ Pourquoi Proust ne doit pas changer votre vie : l’exemple de la jalousie ”. Erika Fülöp et Philippe Chardin (dir.). Cent ans de jalousie proustienne, n°10, p. 133-147., 2015, coll. “ Bibliothèque proustienne ” n° 10, 978-2-8124-3693-2. hal-01675975

HAL Id: hal-01675975

<https://hal.science/hal-01675975>

Submitted on 5 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « *Pourquoi Proust ne doit pas changer votre vie* » : l'exemple de la jalousie », *Cent ans de jalousie proustienne*, sous la direction d'Erika Fülöp et Philippe Chardin, Paris, Garnier, coll. « Bibliothèque proustienne » n° 10, p. 133-147.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, jalousie, amour, éthique, savoir, psychologie

Résumé : Imaginons un être sain (s'il en existe de tels) résolu à aimer dans la confiance et la simplicité ; il accepte de vivre aussi bien les joies que les crises de l'amour ; il se fie à ses ressources propres autant qu'à la moralité ou à la bonté de ses partenaires, en qui il présuppose, jusqu'à ce que la réalité ne démente cet *a priori*, un sens de la justice et de la relativité au moins égal au sien. Cet être idéalement sage, que gagne-t-il à lire la *Recherche* et ses interminables analyses de la jalousie ? On pourrait soutenir qu'à un tel art d'aimer il ne faut rien changer, et que Proust gâterait tout. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de préférer l'hypothèse suivante : la *Recherche* n'a pas été écrite ni pour humilier le jaloux, ni pour le justifier ; elle n'est ni un réquisitoire contre la jalousie, ni un plaidoyer. Elle se situe au-delà de l'opposition classique du tragique et du comique, le héros de Proust n'étant ni Phèdre ou Othello, ni bien sûr un double d'Arnolphe, séquestrant une Agnès-Albertine ; il ne suscite pas la terreur et la pitié, mais pas davantage le rire. Certes, un amant sain le considèrera comme un repoussoir absolu ; mais un personnage peut ne pas être exemplaire sans être ridicule. Pour fonctionner de la manière la plus productive, le texte de Proust réclame un lecteur équilibré, hermétiquement imperméable à la jalousie et à son pathos. Pourquoi ? Un jaloux lira Proust pour trouver de bonnes raisons de persévérer dans son être jaloux ; or, jaloux, il ne faut surtout pas l'être ; il convient donc de considérer les analyses de la jalousie comme la peinture d'un délire, d'une pathologie de l'affect et de la volonté. Il est entendu que tout être déréglé qui va jusqu'au bout de sa logique fascine ; mais cette fascination appelle le contrepoids de l'esprit critique. Il convient donc de lire la *Recherche* comme une nosographie psychologique. Proust pose qu'il est possible de « faire l'étude » d'une pathologie qui ne soit pas complaisante envers son objet ; car la jalousie n'est en rien inévitable ou fatale. Elle est située dans le temps, et soumise à lui. Comme Swann, on peut la contracter ; mais on finit toujours par en guérir. Il est vrai que le jaloux, au cœur de sa folie, croit que tout amour vire à la jalousie, comme le lait tourne à l'aigre ; mais ce n'est qu'une croyance, laquelle semble bien, il vrai, correspondre à l'opinion de Proust. Mais même Proust peut se tromper. Ainsi doit-on faire crédit à Proust de ce que l'art romanesque a de plus noble : l'ambition légitime d'instruire son lecteur par la description éclairante des phénomènes humains.

Pourquoi Proust ne doit pas changer votre vie : l'exemple de la jalousie

Lire Proust peut être un ravissement. Ou un cauchemar. Imaginons un être sain (s'il en existe de tels) résolu à aimer dans la confiance et la simplicité ; il accepte de vivre aussi bien les joies que les crises de l'amour ; il se fie à ses ressources propres autant qu'à la moralité ou à la bonté de ses partenaires, en qui il présuppose, jusqu'à ce que la réalité ne démente cet *a priori*, un sens de la justice et de la relativité au moins égal au sien. Cet être idéalement sage, que gagne-t-il à lire la *Recherche* et ses interminables analyses de la jalousie ? On pourrait soutenir qu'à un tel art d'aimer il ne faut rien changer, et que Proust gâterait tout ; j'y souscris volontiers. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de préférer l'hypothèse suivante : la *Recherche*

n'a pas été écrite ni pour humilier le jaloux, ni pour le justifier ; elle n'est ni un réquisitoire contre la jalousie, ni un plaidoyer. Elle se situe au-delà de l'opposition classique du tragique et du comique, le héros de Proust n'étant ni Phèdre ou Othello, ni bien sûr un double d'Arnolphe, séquestrant une Agnès-Albertine ; il ne suscite pas la terreur et la pitié, mais pas davantage le rire. Certes, un amant sain le considèrera comme un repoussoir absolu ; mais un personnage peut ne pas être exemplaire sans être ridicule. Pour fonctionner de la manière la plus productive, le texte de Proust réclame un lecteur équilibré, hermétiquement imperméable à la jalousie et à son pathos. Pourquoi ?

Un jaloux lira Proust pour trouver de bonnes raisons de persévérer dans son être jaloux ; or, jaloux, il ne faut surtout pas l'être ; il convient donc de considérer les analyses de la jalousie comme la peinture d'un délire, d'une pathologie de l'affect et de la volonté. Il est entendu que tout être dérégulé qui va jusqu'au bout de sa logique fascine ; mais cette fascination appelle le contrepoids de l'esprit critique. Il convient donc de lire la *Recherche* comme une nosographie psychologique :

Considérant son mal avec autant de sagacité que s'il se l'était inoculé pour en faire l'étude, il se disait que, quand il serait guéri, ce que pourrait faire Odette lui serait indifférent. Mais du sein de son état morbide, à vrai dire, il redoutait à l'égal de la mort une telle guérison, qui eût été en effet la mort de tout ce qu'il était actuellement (I, 295).

Deux enseignements se dégagent de cette page. D'une part, il faut avoir éprouvé la jalousie pour bien la comprendre, car on ne connaît certains phénomènes qu'en les vivant ; quelqu'un qui n'a jamais ressenti la colère ne peut pas savoir ce qu'elle est. D'autre part, le roman évite au lecteur d'avoir à « s'inoculer le mal » pour en reconnaître la nocivité. Certes, il s'adresse à l'imagination du lecteur ; mais ce dernier n'est pas tenu pour autant de s'identifier au jaloux. Le mot *mal* est à l'intersection de la médecine et de la morale : qu'il soit physique ou psychique, un mal reste un mal, quelque séduisant qu'il apparaisse à celui l'éprouve « au sein de son état morbide ». Nietzsche faisait observer que le décadent chérit son mal et refuse la guérison ; mais c'est aussi le propre du passionné. Proust, lui, pose qu'il est possible de « faire l'étude » d'une pathologie qui ne soit pas complaisante envers son objet ; car la jalousie n'est en rien inévitable ou fatale. Chose contingente, elle est située dans le temps, et soumise à lui. Comme Swann, on peut la contracter ; mais on finit toujours par en guérir. Il est vrai que le jaloux, au cœur de sa folie, croit que tout amour vire à la jalousie, comme le lait tourne à l'aigre ; mais ce n'est qu'une croyance ; le lecteur sain peut opposer son expérience à la prétention ontologiquement exorbitante qui assimile amour et jalousie, laquelle semble bien, il vrai, correspondre à l'opinion de Proust :

Il considèrait que l'amour ne pouvait être que malheureux, qu'il ne pouvait engendrer que la jalousie, que la jalousie était utile parce qu'elle vous faisait vous intéresser aux autres, que normalement vous ne pensez à peu près à rien, vous êtes d'une bêtise sans nom en ce qui concerne les êtres¹.

Je n'ai aucune raison de rejeter le témoignage de Berl. Mais comme lui, je crois que Proust se trompe ; j'en admire d'autant plus l'art polyphonique du roman, qui instruit le procès de la conviction de son auteur. Je pense que la peinture proustienne s'adresse en priorité à un lecteur vacciné contre la jalousie, qui pour rien au monde, ne voudrait changer à ce sujet, n'en déplaise au talentueux Alain de Botton². Ce lecteur sage est aussi curieux ; son cœur sera d'autant plus fermé à la jalousie que son esprit sera ouvert. Ainsi peut-il faire crédit à Proust de ce que l'art

¹ Emmanuel Berl, *Interrogatoire par Patrick Modiano*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1976, p. 29.

² Alain de Botton, *How Proust Can Change Your Life*, London, Vintage, 1997.

romanesque a de plus noble : l'ambition légitime d'instruire son lecteur par la description éclairante des phénomènes humains.

L'amour et la jalousie : la théorie standard de Proust

La jalousie exprimerait la vérité la plus profonde de l'amour³. À cette vérité, nul n'échapperait ; telle est la théorie standard que le roman à la fois impose et déconstruit. « La jalousie n'est souvent qu'un inquiet besoin de tyrannie appliqué aux choses de l'amour », décrète Proust (III, 598). Comment lui donner tort ? Faisons la part de la modalisation introduite par *souvent* : elle semble restreindre l'universalité du propos, mais elle ne fait que la confirmer. La métaphore de la tyrannie montre la perversion du désir de *possession* : « la possession de ce qu'on aime est une joie plus grande encore que l'amour » (III, 560). Acceptons cet adage réaliste. C'est sur ce constat que se constitue la théorie standard de l'amour-jalousie chez Proust. D'une part, cette possession désirable est présentée comme impossible :

Et je comprenais l'impossibilité où se heurte l'amour. Nous nous imaginons qu'il a pour objet un être qui peut être couché devant nous, enfermé dans un corps. Hélas ! il est l'extension de cet être à tous les points de l'espace et du temps que cet être a occupés et occupera. Si nous ne possédons pas son contact avec tel lieu, avec telle heure, nous ne le possédons pas (III, 607-608).

Ces lignes présentent l'erreur typique du passionné, à qui son aveuglement fait croire que ne pas posséder la totalité, c'est ne rien posséder du tout, comme s'il n'existait pas de demi-mesure. C'est pourtant cette absurdité qu'avalise la célèbre sentence : « l'acte de la possession physique – où d'ailleurs on ne possède rien » (I, 230). N'est-ce donc « rien » que le plaisir, celui qu'on prend et celui qu'on donne ? Le prestige esthétique du paradoxe, éblouit : mais à y bien réfléchir, le gain heuristique de la formule est nul. Or non seulement, la possession désirée s'avère impossible, mais elle se révèle en outre... indésirable : « on n'aime que ce en quoi on poursuit quelque chose d'inaccessible, on n'aime que ce qu'on ne possède pas » (III, 885-886). Cette succession de paradoxes construit une aporétique de l'amour :

L'image que je cherchais, où je me reposais, contre laquelle j'aurais voulu mourir, ce n'était plus d'Albertine ayant une vie inconnue, c'était une Albertine aussi connue de moi qu'il était possible (et c'est pour cela que cet amour ne pouvait être durable à moins de rester malheureux, car, par définition, il ne contentait pas le besoin de mystère) (III, 583).

L'amant exige la sécurité de la possession ; mais il veut aussi le mystère de l'inconnu. Parce qu'il est contradictoire, l'amour accule à la frustration. Le désir de possession suscite la volonté de contrôler l'autre, qui va jusqu'à l'emprisonner ; mais posséder l'aimée, c'est stériliser toute nouveauté et connaître l'ennui. Pour pouvoir la désirer à nouveau, le héros doit imaginer que sa prisonnière lui échappe, le trompe ; voilà qui revient à identifier désir et souffrance. Or dès qu'on souffre, une nouvelle contradiction apparaît :

³ Deleuze présente ainsi la thèse de Proust : « subjectivement, la jalousie est plus profonde que l'amour, elle en contient la vérité. C'est que la jalousie va plus loin dans la saisie et l'interprétation des signes. » (*Proust et les signes*, chap. I, « Les Types de signes », Paris, PUF, 1964, p. 16). Pourtant, Proust ne cesse de dénoncer la myopie du jaloux. « Et les amants qu'avait eus successivement Odette (elle avait été avec un tel, puis avec un pauvre Swann aveuglé par la jalousie et par l'amour, tels ces hommes dont pas un seul n'avait été deviné par lui[...]), ces amants, M. de Charlus se mit à les énumérer avec autant de certitude que s'il avait récité la liste des Rois de France » (III, 803-804).

À ces moments-là notre vie est divisée, et comme distribuée dans une balance, en deux plateaux opposés où elle tient tout entière. Dans l'un, il y a notre désir de ne pas déplaire, de ne pas paraître trop humble à l'être que nous aimons [...] ; de l'autre côté, il y a une souffrance – non pas une souffrance localisée et partielle – qui ne pourrait au contraire être apaisée que si renonçant à plaire à cette femme et à lui faire croire que nous pouvons nous passer d'elle, nous allions la retrouver. (I, 575).

Souffrir, c'est montrer qu'on aime ; c'est se mettre à la discrétion de l'aimée ; notre fierté s'y oppose ; mais notre chagrin le réclame... Pour que ce système « tienne », il faut y intégrer une composante paranoïaque ; la femme n'aurait pas d'autre désir que d'humilier son amant :

D'ailleurs, plus même que leurs fautes pendant que nous les aimons, il y a leurs fautes avant que nous les connaissions, et la première de toutes : leur nature. Ce qui rend douloureuses de telles amours, en effet, c'est qu'il leur préexiste une espèce de péché originel de la femme, un péché qui nous les fait aimer, de sorte que, quand nous l'oublions, nous avons moins besoin d'elle et que, pour recommencer à aimer, il faut recommencer à souffrir. (III, 657)

Que dire ? Tant de gratuites suppositions, tant d'arbitraires proclamations, laissent sans voix.

Le lecteur sain rejette ces billevesées. Si elles sont nécessaires à la construction du roman, elles n'en constituent pas pour autant le dernier mot. Certes, la *Recherche* discrédite l'amour (pourtant si aimable) en l'identifiant à une jalousie dont personne ne veut ; ce faisant, il compromet l'amour en faisant l'expérience même de l'immoralité : « Être dur et fourbe envers ce qu'on aime est si naturel ! » (III, 618⁴). Pourquoi dévaloriser l'amour ? La *Recherche*, on le sait, organise une compétition entre deux valeurs, l'art et l'amour. Swann est face à un dilemme : il peut aimer une femme, Odette, ou aimer une phrase, celle de Vinteuil. Qui de l'art ou de l'amour régénère le mieux l'âme desséchée par la mondanité ? Le roman reproche à Swann d'avoir choisi l'amour, la voie facile et vaine, qui mène aux tourments stériles de la jalousie. C'est cette instrumentalisation romanesque de l'amour-jalousie qu'il convient maintenant de décrire, en montrant comment le roman la met en place, et comment il la tient à distance.

La théorie standard déconstruite

L'amour partagé est un délice. Proust le sait. Quand il veut persuader son lecteur du caractère éminemment désirable de la mémoire involontaire, c'est à l'amour qu'il demande de lui fournir l'étalon de la félicité:

Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté

⁴ Pour ma part, je trouve Proust mieux inspiré quand il soutient la thèse inverse : « [...] il est en effet remarquable combien une personne excite toujours d'admiration pour ses qualités morales chez les parents de toute autre personne avec qui elle a des relations charnelles. L'amour physique, si injustement décrié, force tellement tout être à manifester jusqu'aux moindres parcelles qu'il possède de bonté, d'abandon de soi, qu'elles resplendissent jusqu'aux yeux de l'entourage immédiat. » (I, 145). Ou encore : « Sans même s'arrêter à des relations d'une nature aussi particulière, ne voyons-nous pas tous les jours que l'adultère, quand il est fondé sur l'amour véritable, n'ébranle pas le sentiment de famille, les devoirs de parenté, mais les revivifie ? L'adultère introduit l'esprit dans la lettre que bien souvent le mariage eût laissée morte. » (III, 766).

illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse (I, 44).

Par ailleurs, le texte décrit très bien l'amour et dit en quoi il consiste. Il s'établit de manière privilégiée dans les relations non charnelles : par exemple entre un fils et sa mère, sur le visage de laquelle « il y avait [...] quelque chose qui était, paraît-il, un défaut et que j'aimais à l'égal du reste » (I, 183). De fait, l'amour chérit l'individuel dans ce qu'il a de plus singulier et méprise les évaluations objectives. On retrouve ce même amour entre Léonie et Eulalie. La seconde parvient à conforter la vieille maniaque dans son être propre : « En somme, ma tante exigeait à la fois qu'on l'approuvât dans son régime, qu'on la plaignît pour ses souffrances et qu'on la rassurât sur son avenir. » (I, 69). L'amour seul produit cette inconditionnelle approbation de l'autre – et Eulalie, par intérêt peut-être, engendre la fleur la plus pure de l'amour désintéressé. De Bergotte, le héros dit qu'il aurait « voulu posséder une opinion de lui, une métaphore de lui sur toute chose » (I, 94) : cette curiosité pour le tréfonds intime d'un être est aussi une manifestation de l'amour. L'amour, en effet, ne se contente pas du corps ; il veut posséder l'âme de l'aimée : « Si nous pensions que les yeux d'une telle fille ne sont qu'une brillante rondelle de mica, nous ne serions pas avides de connaître et d'unir à nous sa vie. » (II, 152). L'amour, enfin, apparaît comme l'expérience même de l'altérité désirable ; il fait sortir le sujet de soi, de ses limites, et lui donne le goût de l'ailleurs, de la diversité du réel. « L'amour c'est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur » (III, 887). Pourtant, Proust finit par se persuader que par l'art seul, nous pouvons sortir de nous et connaître ce qu'un autre être pense et perçoit du monde : « Comme le spectre extériorise pour nous la composition de la lumière, l'harmonie d'un Wagner, la couleur d'un Elstir nous permettent de connaître cette essence qualitative des sensations d'un autre où l'amour pour un autre être ne nous fait pas pénétrer. » (III, 665). L'amour a cessé d'être cet opérateur de réalité qui ouvre le sujet au monde et à ces multiples vérités subjectives qui diaprent l'univers de référence. Que s'est-il passé ?

Au fil du roman, une série d'infléchissements contribuent à ruiner la valeur éthique de l'amour. Il devient une impasse, cette *via* hyperboliquement *dolorosa* qui prend le nom de jalousie. Ces inflexions font état d'un pessimisme d'autant plus radical qu'il se soustrait à toute vérification empirique. À l'instar d'un roman à thèse, le discours sur la jalousie forme une construction théorique qui surplombe les faits. Trois thèses démoralisantes conduisent à désespérer de l'amour. La première lie le dogme solipsiste de la non communication entre les êtres à celui de la non réciprocité entre les amants :

Les liens entre un être et nous n'existent que dans notre pensée. [...] Malgré l'illusion dont nous voudrions être dupes, [...] nous existons seuls. L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi, et, en disant le contraire, ment (IV, 35).

Voilà qui est dit, mais non démontré. Puisque la communication entre les êtres est impossible, aucun amant, jamais, ne peut sortir de sa carapace solipsiste. L'amour est voué à l'échec⁵. Aussi, dès qu'il rencontre Gilberte, le héros éprouve désir et dépit :

⁵ Voir par exemple cette idée révélatrice : « Nous connaissons le caractère des indifférents, comment pourrions-nous saisir celui d'un être qui se confond avec notre vie, que bientôt nous ne séparerons plus de nous-même, sur les mobiles duquel nous ne cessons de faire d'anxieuses hypothèses, perpétuellement remaniées » (II, 248-249) Un tel argument semble irrésistible. Mais Proust est capable de soutenir le contraire. L'amour n'interdit pas la connaissance de l'aimé, il la suscite : « C'est que, pour percevoir dans tout ce qui entourait Gilberte, une qualité inconnue analogue dans le monde des émotions à ce que peut être dans celui des couleurs l'infra-rouge, mes parents étaient dépourvus de ce sens supplémentaire et momentanément dont m'avait doté l'amour » (I, 408). Ou encore, cette maxime : « On n'est pas très difficile ni très bon juge sur ce dont on ne se soucie point » (I, 618).

Je l'aimais, je regrettais de ne pas avoir eu le temps et l'inspiration de l'offenser, de lui faire mal, et de la forcer à se souvenir de moi. Je la trouvais si belle que j'aurais voulu pouvoir revenir sur mes pas, pour lui crier en haussant les épaules : « Comme je vous trouve laide, grotesque, comme vous me répugnez ! » (I, 140).

Drôle de déclaration ! Elle s'explique si l'on songe que l'altérité fascinante de l'autre apparaît aussi désirable qu'inaccessible. Le héros ne parvient pas à se déclarer ; à cette impuissance, il réagit par l'agressivité. Le pli est pris : l'amour devient une lutte, un rapport de force. Plus de douceur, partant, plus de plaisir :

Tout ce que j'avais, enfant, rêvé de plus doux dans l'amour et qui me semblait de son essence même, c'était, devant celle que j'aimais, d'épancher librement ma tendresse, ma reconnaissance pour sa bonté, mon désir d'une perpétuelle vie commune. Mais je m'étais trop bien rendu compte, par ma propre expérience et d'après celle de mes amis, que l'expression de tels sentiments est loin d'être contagieuse. [...] Une fois qu'on a remarqué cela, on ne se « laisse plus aller » (III, 847-848).

La deuxième thèse voudrait que l'amour fût l'expérience (tragique) de la dépossession de soi ; il marquerait le renoncement à la volonté. Or le héros réussit parfaitement à se défaire de Gilberte, en appliquant sans relâche sa volonté à ce dessein il est vrai stupide :

La seule chose à laquelle je tinsse, mes relations avec Gilberte, c'est moi qui travaillais à les rendre impossibles en créant peu à peu, par la séparation prolongée d'avec mon amie, non pas son indifférence, mais ce qui reviendrait finalement au même, la mienne. C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité (I, 600).

Héroïsme de la volonté ! Cette expérience de jeunesse entre en contradiction flagrante avec le bilan sentimental désolé que présente le héros :

Comme par un courant électrique qui vous meut, j'ai été secoué par mes amours, je les ai vécus, je les ai sentis : jamais je n'ai pu arriver à les voir ou à les penser. J'incline même à croire que dans ces amours (je mets de côté le plaisir physique, qui les accompagne d'ailleurs habituellement, mais ne suffit pas à les constituer), sous l'apparence de la femme, c'est à ces forces invisibles dont elle est accessoirement accompagnée que nous nous adressons comme à d'obscures divinités (III, 511).

Assurément, il s'agit là d'une belle et émouvante prose ; elle célèbre la poésie de l'irrationnel. On songe à Racine. Dans l'amour, le sujet serait condamné à l'inconscience, manipulé par des forces obscures qui disposeraient magiquement de sa volonté comme de son entendement. La vie (c'est-à-dire le roman) a prouvé le contraire. Mais qu'importe...

La dernière thèse est encore plus curieuse. Elle est anti-objectiviste. Elle affirme que l'être aimé, avec ses déterminations concrètes, physiques, sociales, affectives, n'entre pour rien dans l'amour. Sous prétexte que le désir surexcite l'imagination des amants, l'amour se réduirait à la projection de cette vie intérieure sur une surface (un corps !) en soi indifférente, et fournie par le hasard. Berl raconte : « J'ai dit à Proust : "Vous ne faites, en somme, aucune différence entre l'onanisme et l'amour". Il s'est fâché, mais je crois que j'avais raison » (Berl, *op. cit.* p. 29). Bien sûr, Berl a raison, mais le pire est que la *Recherche* elle-même lui donne raison :

Tous les soirs je me plaisais à imaginer cette lettre, je croyais la lire, je m'en récitais

chaque phrase. Tout d'un coup je m'arrêtais effrayé. Je comprenais que si je devais recevoir une lettre de Gilberte, ce ne pourrait pas en tous cas être celle-là, puisque c'était moi qui venais de la composer. [...] Même si par une invraisemblable coïncidence, c'eût été justement la lettre que j'avais inventée que de son côté m'eût adressée Gilberte, y reconnaissant mon œuvre, je n'eusse pas eu l'impression de recevoir quelque chose qui ne vînt pas de moi, quelque chose de réel, de nouveau, un bonheur extérieur à mon esprit, indépendant de ma volonté, vraiment donné par l'amour (I, 402).

Voilà une très belle analyse de l'amour : il se révèle par le désir de recevoir, venus d'ailleurs, les mots mêmes qui combleront le désir ; car il manque à l'imagination ce qu'apporte précisément l'amour : la confirmation du réel, le sceau d'une altérité vivante, distincte du moi et le rejoignant par un biais unimaginable. Cette percée notionnelle décisive différencie imagination et désir : que gagne-t-on, par la suite, à les confondre ? Rien. Tristement, le texte finit par conclure au « néant de l'amour » : « L'amour devient immense, nous ne songeons pas combien la femme réelle y tient peu de place. » (II, 213). Si la femme réelle y tient peu de place, c'est que le texte confond amour et imagination, ou pour le dire comme Berl, amour et onanisme.

Généalogie d'une théorie

Un autre savoir peut-il se dégager de cette gangue dogmatique ? La *Recherche* ne serait pas un grand roman si elle ne proposait à son lecteur un rapport critique à ses propres thèses ; les idées qu'un héros narrateur professe avec l'énergie de la conviction sont en réalité solubles dans une psychologie, explicables par un caractère aux prises avec une histoire, bref, par ce que Sartre nommait à raison une « situation » : ce mot magique fait de la vie une sorte de roman continué par d'autres moyens. Sans doute, les idées mènent le monde ; mais au dessus des idées, il y a les désirs, les accidents, les corps, les configurations passionnelles qui font adopter telle ou telle idée, laquelle peut rendre heureux ou malheureux. Il n'est nullement besoin de soupçonner le narrateur d'une volonté perverse de tromper le lecteur pour se rendre compte, à la lecture de la *Recherche*, qu'il se trompe ; il est, si je puis dire, de bonne foi ; mais être sincère n'a jamais empêché d'être aveugle.

Dès qu'il sort de son égarement théorique, le héros reconnaît que ses thèses sur la jalousie n'ont pas la dimension universelle qu'il leur prête, avec l'active complicité du romancier. Ses idées sont des symptômes ; elles montrent le type d'homme qu'il est. Elles sont vraies non parce que leur contenu énoncé est vrai mais parce que de leur énonciation, on dérive une critériologie psychologique. Elles nous apprennent à reconnaître le tour d'esprit, les raisonnements, les distorsions logiques du jaloux : « j'étais trop porté à croire que, du moment que j'aimais, je ne pouvais pas être aimé et que l'intérêt seul pouvait attacher à moi une femme » (III, 508). Voilà le type d'homme pour qui les théories proustiennes se vérifient : les nerveux, les inquiets, les êtres privés de cette confiance en soi minimale sans laquelle il n'est pas de bonheur en amour, ou, pour citer Proust à nouveau, « tous ceux qui doutent trop d'eux-mêmes pour croire qu'une femme puisse jamais les aimer, et aussi qu'eux-mêmes puissent l'aimer véritablement » (III, 223). Ces énoncés (qui invitent à lire la *Recherche* comme une sorte de confession déguisée) sont loin d'être isolés :

Je pressentais dès lors que dans l'amour non partagé – autant dire dans l'amour, car il est des êtres pour qui il n'est pas d'amour partagé – on peut goûter du bonheur seulement ce simulacre qui m'en était donné à un de ces moments uniques dans lesquels la bonté d'une femme, ou son caprice, ou le hasard, appliquent sur nos désirs, en une coïncidence

parfaite, les mêmes paroles, les mêmes actions, que si nous étions vraiment aimés (III, 229).

Le texte est pris en flagrant délit de non sens. Par la magie d'une reformulation imprudente (*autant dire*), la réduction de l'amour à « l'amour non partagé » est justifiée... par une tautologie ! ; car de fait, il n'est d'amour non partagé que pour les êtres pour qui il n'est pas d'amour partagé... Ce vice de raisonnement signale un embarras. Citons enfin cette mise en abyme virtuose où Swann apparaît, non sans ironie, comme le théoricien du texte qui porte son nom et raconte ses amours :

« Pour les gens nerveux il faudrait toujours qu'ils aimassent, comme disent les gens du peuple, "au-dessous d'eux" afin qu'une question d'intérêt mît la femme qu'ils aiment à leur discrétion ». À ce moment Swann s'aperçut de l'application que je pouvais faire de cette maxime à lui et à Odette. [...]

Mais comme une théorie désire d'être exprimée entièrement, Swann, après cette minute d'irritation et ayant essuyé le verre de son monocle, compléta sa pensée en ces mots qui devaient plus tard prendre dans mon souvenir la valeur d'un avertissement prophétique et duquel je ne sus pas tenir compte. « Cependant le danger de ce genre d'amours est que la sujétion de la femme calme un moment la jalousie de l'homme mais la rend aussi plus exigeante. Il arrive à faire vivre sa maîtresse comme ces prisonniers qui sont jour et nuit éclairés pour être mieux gardés. Et cela finit généralement par des drames » (I, 553).

Comme dans la geste scientifique, il s'agit d'appliquer « une thèse » à un cas pratique, celui d'Odette et de Charles ; avec une lourdeur toute didactique, le texte prend soin de souligner que la théorie vaut aussi pour le héros et Albertine ; ajoutons qu'elle « marche » tout autant pour Saint-Loup et Rachel ou pour Charlus et Morel. Quel est le point commun de toutes ses amours ? Elles montrent un aimant riche et anxieux aux prises avec un aimé pauvre, ou du moins plus pauvre que l'amant. Cette guerre amoureuse met en relief le renversement du rapport de force attendu : le dominant devient dominé ; et le fort est défait par le faible... Mais seuls les riches ont le loisir de transformer leur plaintes en théories, et leurs souffrances en récits. Nous ne saurons jamais ce que pensent Odette ou Albertine de ces extrapolations ; le roman ne leur offre pas de vie intérieure ; il ne leur fait pas crédit d'une sentimentalité qui irait au-delà des clichés ; nous en sommes réduits à soupçonner que ces aventurières cherchent d'abord à faire un beau mariage, ce qui n'est pas illégitime. La théorie de Swann (et de Proust) prend donc place dans un chapitre d'histoire sociale ; son extension n'est pas nulle ; mais sa valeur de vérité en est limitée d'autant.

La sociologie ne suffit pas, on s'en doute, pour expliquer la jalousie et son cortège de douleurs. Il faut que la psychologie des profondeurs s'en mêle ; or celle-ci estime que le passé le plus ancien, le mieux enfoui, explique le présent. La profondeur visée est alors, comment s'en étonner ?, celle du temps :

Pour que la jalousie de Swann renaquît, il n'était pas nécessaire que cette femme fût infidèle, il suffisait que pour une raison quelconque elle fût loin de lui, à une soirée par exemple, et eût paru s'y amuser. C'était assez pour réveiller en lui l'ancienne angoisse, lamentable et contradictoire excroissance de son amour, [...], car entre Swann et celle qu'il aimait cette angoisse interposait un amas réfractaire de soupçons antérieurs, ayant leur cause en Odette, ou en telle autre peut-être qui avait précédé Odette, et qui ne permettait plus à l'amant vieilli de connaître sa maîtresse d'aujourd'hui qu'à travers le fantôme ancien et collectif de la « femme qui excitait sa jalousie » dans lequel il avait arbitrairement incarné son nouvel amour (I, 515-516).

La femme d'aujourd'hui, en ses singularités, n'existe pas ; elle n'est que la plaque sensible où se révèle le fantôme ancien de l'amour : « Notre radiation intuitive les traverse et les images qu'elle nous rapporte ne sont point celles d'un visage particulier, mais représentent la morne et douloureuse universalité d'un squelette » (II, 249). Voilà qui réduit le vivant, le charnel, à l'état de « squelette » : les os demeurent, défiant le temps, tandis que la chair, périssable, est oubliée, anéantie par la mort et l'oubli. Jusqu'où remonter dans le temps ? Pour étayer ses hypothèses, la psychologie des profondeurs s'appuie, l'œuvre de Freud le prouve, sur le mythe :

À ces mots prononcés comme nous entrions en gare de Parville, si loin de Combray et de Montjouvain, si longtemps après la mort de Vinteuil, une image s'agitait dans mon cœur, une image tenue en réserve pendant tant d'années que, même si j'avais pu deviner, en l'emmagasinant jadis, qu'elle avait un pouvoir nocif, j'eusse cru qu'à la longue elle l'avait entièrement perdu ; conservée vivante au fond de moi – comme Oreste dont les Dieux avaient empêché la mort pour qu'au jour désigné il revînt dans son pays punir le meurtre d'Agamemnon – pour mon supplice, pour mon châtement, qui sait ? d'avoir laissé mourir ma grand-mère, peut-être ; surgissant tout à coup du fond de la nuit où elle semblait à jamais ensevelie et frappant comme un Vengeur, afin d'inaugurer pour moi une vie terrible, méritée et nouvelle, peut-être aussi pour faire éclater à mes yeux les funestes conséquences que les actes mauvais engendrent indéfiniment, non pas seulement pour ceux qui les ont commis, mais pour ceux qui n'ont fait, qui n'ont cru, que contempler un spectacle curieux et divertissant, comme moi, hélas ! en cette fin de journée lointaine à Montjouvain, caché derrière un buisson où (comme quand j'avais complaisamment écouté le récit des amours de Swann) j'avais dangereusement laissé s'élargir en moi la voie funeste et destinée à être douloureuse du Savoir (III, 499-500).

Nous comprenons enfin pourquoi le héros est jaloux d'Albertine. La jalousie est l'autre nom de sa culpabilité. De quoi est-il coupable, *exactement* ? De rien. Il a regardé deux lesbiennes s'embrasser en un rituel sadique somme toute bien innocent, puisqu'il s'en prend à un symbole et non à une personne : c'est son portrait, et non M. Vinteuil, qui reçoit le crachat. Il a écouté le récit des amours de Swann (ce que nous faisons tous !) ; il prétend avoir « laissé mourir » sa grand-mère, comme s'il eût pu empêcher la maladie de faire son œuvre. C'est ce petit sac de péchés véniels qui amène le texte à convoquer les Dieux, Oreste et Agamemnon... On le voit : la bourgeoisie a plaisir à mobiliser la très haute culture antique pour donner du lustre à son malaise ; mais qu'une culpabilité imaginaire puisse donner vérité et consistance ontologique à la jalousie, cela est douteux.

Tout n'est qu'affaire de point de vue. Si on considère la jalousie de l'extérieur, elle n'est pas cette chose tragique, ce mal quasi sacré, appelant les belles références et les effets de rythme de la prose oratoire :

Un mari a installé sa maîtresse dans la ville où il est en garnison. Sa femme restée à Paris, et à demi au courant de la vérité, se désole, écrit à son mari des lettres de jalousie. Or, la maîtresse est obligée de venir passer un jour à Paris. Le mari ne peut résister à ses prières de l'accompagner et obtient une permission de vingt-quatre heures. Mais comme il est bon et souffre de faire de la peine à sa femme, il arrive chez celle-ci, lui dit, en versant quelques larmes sincères, qu'affolé par ses lettres il a trouvé le moyen de s'échapper pour venir la consoler et l'embrasser. Il a trouvé ainsi le moyen de donner par un seul voyage une preuve d'amour à la fois à sa maîtresse et à sa femme. Mais si cette dernière apprenait pour quelle raison il est venu à Paris, sa joie se changerait sans doute

en douleur, à moins que voir l'ingrat ne la rendît malgré tout plus heureuse qu'il ne la fait souffrir par ses mensonges (II, 291).

Dans cette brève anecdote, la jalousie est ramenée aux proportions du comique. Les « lettres de jalousie » dont le roman nous épargne la lecture sont probablement très ennuyeuses ; le mari infidèle n'est pas dépeint comme un monstre, mais comme un être ordinairement porté à l'auto-indulgence, et désireux d'arranger au mieux les choses. Si l'on veut clore l'enquête sur la généalogie de la jalousie, le fin mot de l'histoire du Narrateur serait à chercher du côté d'Œdipe : un enfant nerveux se torture de ne pas pouvoir retenir sa mère près de lui ; elle préfère le plaisir d'une soirée mondaine, aux côtés de son mari et du charmant M. Swann. De cette scène originelle, vécue comme un trauma, le héros adulte ne se remet pas. La jalousie est l'un des avatars de l'immaturité affective. La *Recherche* nous le dit dès ses premières pages. Le roman est aussi une école de sobriété interprétative ; il faut parfois savoir s'en tenir au simple et au connu, et ne pas chercher midi à quatorze heures.

Conclusion

Charlus dit l'essentiel en citant La Bruyère : « Être près des gens qu'on aime, leur parler, ne leur parler point, tout est égal. » Il a raison ; c'est le seul bonheur, ajouta M. de Charlus d'une voix mélancolique ; et ce bonheur-là, hélas, la vie est si mal arrangée qu'on le goûte bien rarement ; M^{me} de Sévigné a été en somme moins à plaindre que d'autres. Elle a passé une grande partie de sa vie auprès de ce qu'elle aimait » (II, 122). M^{me} de Sévigné peut s'abandonner à ses amours sans crime : est-ce le cas de l'inverti ? Par quelque biais qu'on prenne la jalousie ou l'expérience de la non réciprocité en amour, on retombe sur la même équation psychosociologique : une tare intime empêche l'amant riche de jouir du bonheur d'aimer, à quoi, tous, sauf lui, pourraient prétendre. Celui qui s'éprouve victime d'une injustice tend à ne plus voir qu'elle au monde ; elle devient le ferment explicatif de tout ; elle prend une portée universelle. Il en va ainsi de la jalousie chez Proust.

De quoi la jalousie est-elle le nom ? Elle est la variante psychologique de l'idéalisme. Le moi n'est que trop enclin à valoriser les trouvailles (romanesques, il est vrai) de son imagination. Fouettée par la paranoïa qui imprègne l'univers proustien, cette faculté, la folle du logis, parvient à éclipser la réalité, par la rendre illisible. La jalousie a un extraordinaire pouvoir de nuisance : non seulement elle détruit le sujet, mais elle opacifie le réel, le vide de sa substance⁶. Proust a-t-il voulu exorciser ses démons et léguer à la postérité une sorte de conte d'avertissement, qui prendrait la forme d'un roman moderne ? De fait, la jalousie illustre les ravages de l'imagination quand elle n'est pas canalisée par l'écriture vers des buts généreux et généraux. L'écrivain explore sa vie intérieure pour produire une œuvre d'utilité publique, offerte au lecteur pour mieux lire en lui-même. Le jaloux, lui, se contente de fouiller dans sa psyché pour faire souffrir son amante et rendre toute relation impossible. Il serait dommage de se laisser prendre à la rhétorique du jaloux, en oubliant qu'elle est en mise en œuvre par un romancier, l'auteur de la *Recherche*.

BIBLIOGRAPHIE

BADIOU, Alain, (avec Nicolas Truong), *Éloge de l'amour*, Paris, Flammarion, 2009.

⁶ « Quand du regard il rencontrait sur sa table la photographie d'Odette, ou quand elle venait le voir, il avait peine à identifier la figure de chair ou de bristol avec le trouble douloureux et constant qui habitait en lui. Il se disait presque avec étonnement : "C'est elle", comme si tout d'un coup on nous montrait extériorisée devant nous une de nos maladies et que nous ne la trouvions pas ressemblante à ce que nous souffrons » (I, 303)

- BERTINI, Mariola et COMPAGNON, Antoine (dir.), *Morales de Proust*, Paris / Bergamo, L'Harmattan et Edizioni Sestante, 2010.
- BIRNBAUM, Jean (dir.), *Amour toujours ?* Partis, Gallimard, coll. « Folio essais inédits », 2013.
- BLOOM, Alan, *L'Amour et l'amitié* [*Love and Friendship*, 1993, traduit de l'américain par Pierre Manent], Paris, éditions de Fallois, 1996, repris en coll. de poche « Bibli essais »
- CHARDIN, Philippe, *L'Amour dans la haine ou la jalousie dans la littérature moderne* (*Dostoïevski, James, Svevo, Proust, Musil*), Genève, Droz, 1990.
- CHAUDIER, Stéphane, « Les puissances de l'imagination dans *Un amour de Swann* », *Les Puissances de l'imagination*, Paris, Belin Sup. Lettres, coll. « Un thème trois œuvres », 2006.
- CHAUDIER, Stéphane, « "L'amour n'est pas aimé" : Proust lecteur de Musset », *Poésie et vérité*, textes réunis par Gisèle Séginger, Paris, Champion, 2012.
- FERNANDEZ, Ramon, *Proust*, Paris, Nouvelle Revue critique, 1943, 1979 pour la réédition par Grasset, et repris dans la coll. de poche « Les Cahiers rouges ».
- GRIMALDI, Nicolas, *Proust, les horreurs de l'amour*, Paris, PUF, 2008.
- HENRY, Anne, *La Tentation de Marcel Proust*, Paris, PUF, 2000.
- JANKELEVITCH, Vladimir, *Les Vertus et l'amour. Traité des vertus, II*, (tomes 1 et 2), Paris Flammarion, 1986, repris en coll. « Champs essais »
- MARION, Jean-Luc, *Le Phénomène érotique. Six méditations*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2003.
- MIDAL, Fabrice, *Frappe le ciel, écoute le bruit*, Paris, Les Arènes, 2014.